

JANIS



CULTURE/ FESTIVALS



«Janis», interprétée par Juliette Savary. PHOTO SIMON GOSSELIN. 11 AVIGNON

«Janis» tombe à biopic

La metteure en scène Nora Granovsky ressuscite, à l'aide d'une actrice brillante, Juliette Savary, la chanteuse disparue, créant une intimité et une clarté rares.

Comment réagiriez-vous si, cherchant un peu de répit dans une salle climatisée du «off», vous tombiez nez à nez sur Janis Joplin ? Oui, Janis Joplin, pas son imitation, au point d'être fortement émue lorsqu'elle revient chanter au bout d'une heure et demie à la guitare sèche *Me and Bobby McGee*, la chanson écrite par Kris Kristofferson et Fred Foster, qu'elle a enregistrée la veille de sa mort en octobre 1970 ? Le Janis que conçoit et met en scène Nora Granovsky a cette force, ce pouvoir étrange de ranimer sur un plateau la chanteuse disparue, plutôt que d'en offrir un genre de doublon fût-il bien des-

siné. Et évidemment, immédiatement, il faut dire le nom de celle qui habite l'évocation, lui offre une incarnation, fait vivre ses gestes, ses expressions, se confond dans sa voix : Juliette Savary (aucun lien de parenté avec Jérôme), qui a grandi dans le Nord, la trentaine et des poussières, a été formée au conservatoire national auprès de Dominique Valadié, Alain Françon, Denis Podalydès, Yvo Mentens pour la part burlesque, et modeste, donc, puisqu'elle disparaît au profit d'une autre : Janis Joplin.

«Tapie». On n'était pas convaincue d'avance, on soupirait. Encore un biopic, encore une tentative de s'appuyer sur un mythe pour assoir sa propre existence. Aller au théâtre, c'est prendre le risque d'un inconfort mental, ce qui explique les hésitations, les tergiversations, les doutes des spectateurs, leur éternel besoin de recommandations, comme s'il y avait un péril à ne pas voir le bon spectacle, pas entrer dans le bon théâtre. Contrairement

au cinéma où on est toujours libre de s'agiter, sortir de la salle si le film l'exaspère, le spectateur de théâtre est maintenu prisonnier, certes durant un temps limité, surtout lorsque la salle est petite et que la sortie est située à côté du plateau. Lui aussi engage quelque chose de lui-même.

Echouée d'avoir assisté au naufrage d'*Anais Nin au miroir* d'Elise Vigier, pourtant programmé dans le «in», qui tente de rendre grâce à l'auteure Anais Nin et l'assassine d'un coup sec, ce n'est pas sans méfiance qu'on observe le rituel chamanique qui ouvre *Janis* sur les accords de *Try* et qui sont suivis de ces mots, adressés au public, par celle qui semble une adolescente : «Janis est en moi, en toi. Tu ne le sais peut-être pas encore. Ou au contraire elle t'accompagne depuis la nuit des temps. Janis est là, tapie en toi. Elle et toi vous ne faites qu'une.» Tiens donc ? En toi, en moi ? Ce qu'on ne peut pas prévoir à ce stade, c'est qu'effectivement, la formule agira, mais ni par hasard ni par magie.

Une adolescente se prend donc pour Janis Joplin et il suffit qu'elle le dise, pour qu'elle le devienne sous nos yeux, son pouvoir est performatif. La construction du spectacle par tableaux est cependant chronologique. On suit les grandes étapes de la brève carrière de Janis Joplin, son arrivée à San Francisco et sa lettre à ses parents pour les avertir de ce qui ressemble à une fugue, ses doutes affreux, les principaux concerts au Monterey Pop Festival ou à Woodstock, l'explosion de célébrité et les affrontements dans le milieu le plus macho qui soit, où la chanteuse se débat, elle est un ovni, sa solitude aussi, la brève rencontre épouvantablement décevante au Chelsea Hotel avec celui qu'elle admire le plus au monde, Leonard Cohen - qui cependant parle d'elle dans la chanson *Chelsea Hotel #2* -, ou Jim Morrison, monstre d'indifférence égocentrique.

Il y a une clarté dans cette traversée du temps, nul besoin d'avoir son agrégation en janisjoplinerie, pour recevoir de plein fouet l'évocation,

qui pourtant n'est jamais explicative. Nora Granovsky, artiste associée à la scène nationale de Maubeuge le Manège, met pour la première fois en scène un texte qu'elle a elle-même écrit mais elle le tisse de paroles, d'interviews, de lettres de Janis Joplin, elle fait entendre sa voix, et les enregistrements semblent être un discours intérieur. L'intimité auquel on a accès ne paraît jamais factice ou reconstituée, peut-être parce que comme toute parole d'autrui sincèrement investie, la metteuse en scène et l'actrice parlent également d'elles-mêmes sous les mots de l'autre.

Veloutés. Parfois Janis Joplin chante, sans que cela semble curieux qu'un seul et génial guitariste, Jérôme Castel, soit sur le plateau alors qu'on entend un groupe. Parfois c'est l'actrice qui prend en charge les chansons, toujours accompagnée par Jérôme Castel. Parfois encore, suppose-t-on, il s'agit d'un glissement : Janis commence, Juliette Savary emprunte la voix sans que la suture entre la chanteuse et l'actrice soit perceptible. Le travail sur le son est tel qu'il n'y a pas de hiatus et aucun moyen de faire la différence entre la voix de l'une et la voix de l'autre, il n'y a pas d'effet playback, et celui-ci suffirait à ruiner la représentation.

La scénographie et les lumières par Pierre Nouvel et Jérémie Papin contribuent pleinement à faire advenir dans l'instant présent la revenante. «*Longtemps j'ai pensé qu'il n'y aurait peut-être pas de chansons sur scène, tant cela m'effrayait, expliquera plus tard Nora Granovsky. Il fallait construire un contexte pour créer la possibilité d'un fantôme sur scène.*» Les moyens techniques sont employés à ce service, veloutés de rouge et de bleus, chambre d'adolescente qui devient celle du Chelsea, strates de profondeur de champ, et ce danger : «*Avignon, où dans le "off" les spectacles se succèdent, on monte en douze minutes ce qui nécessite douze heures de travail d'ordinnaire. On a dû simplifier la scénographie. J'ai même envisagé qu'on joue sans aucun décor ni lumière.*» La prouesse technique est finalement relevée. On se frotte les yeux, on vient d'assister, comme si ça allait de soi, à un concert intimiste de Janis Joplin.

ANNE DIATKINE

Envoyée spéciale à Avignon

JANIS

Texte et mise en scène de NORA GRANOVSKY jusqu'au 29 juillet au 11, 11 boulevard Raspail à Avignon puis en tournée.

Comment réagiriez-vous si, cherchant un peu de répit dans une salle climatisée du «off», vous tombiez nez à nez sur Janis Joplin ? Oui, Janis Joplin, pas son imitation, au point d'être fortement émue lorsqu'elle revient chanter au bout d'une heure et demie à la guitare sèche *Me and Bobby McGee*, la chanson écrite par Kris Kristofferson et Fred Foster, qu'elle a enregistrée la veille de sa mort en octobre 1970 ? Le Janis que conçoit et met en scène Nora Granovsky a cette force, ce pouvoir étrange de ranimer sur un plateau la chanteuse disparue, plutôt que d'en offrir un genre de doublon fût-il bien dessiné.

Et évidemment, immédiatement, il faut dire le nom de celle qui habite l'évocation, lui offre une incarnation, fait vivre ses gestes, ses expressions, se confond dans sa voix : Juliette Savary (aucun lien de parenté avec Jérôme), qui a grandi dans le Nord, la trentaine et des poussières, a été formée au conservatoire national auprès de Dominique Valadié, Alain Françon, Denis Podalydès, Yvo Mentens pour la part burlesque, et modeste, donc, puisqu'elle disparaît au profit d'une autre : Janis Joplin.

Ni par hasard ni par magie

On n'était pas convaincue d'avance, on soupirait. Encore un biopic, encore une tentative de s'appuyer sur un mythe pour asseoir sa propre existence. Aller au théâtre, c'est prendre le risque d'un inconfort mental, ce qui explique les hésitations, les tergiversations, les doutes des spectateurs, leur éternel besoin de recommandations, comme s'il y avait un péril à ne pas voir le bon spectacle, pas entrer dans le bon théâtre. Contrairement au cinéma où on est toujours libre de s'agiter, sortir de la salle si le film exaspère, le spectateur de théâtre est maintenu prisonnier, certes durant un temps limité, surtout lorsque la salle est petite et que la sortie est située à côté du plateau. Lui aussi engage quelque chose de lui-même.

Echaudée d'avoir assisté au naufrage d'*Anaïs Nin au miroir* d'Elise Vigier, pourtant programmé dans le «in», qui tente de rendre grâce à l'autrice Anaïs Nin et l'assassine d'un coup sec, ce n'est pas sans méfiance qu'on observe le rituel chamanique qui ouvre Janis sur les accords de *Try* et qui sont suivis de ces mots, adressés au public, par celle qui semble une adolescente : «*Janis est en moi, en toi. Tu ne le sais peut-être pas encore. Ou au contraire elle t'accompagne depuis la nuit des temps. Janis est là, tapie en toi. Elle et toi vous ne faites qu'une.*» Tiens donc ? En toi, en moi ? Ce qu'on ne peut pas prévoir à ce stade, c'est qu'effectivement, la formule agira, mais ni par hasard ni par magie.

Une adolescente se prend donc pour Janis Joplin et il suffit qu'elle le dise, pour qu'elle le devienne sous nos yeux, son pouvoir est performatif. La construction du spectacle par tableaux est cependant chronologique. On suit les grandes étapes de la brève carrière de Janis Joplin, son arrivée à San Francisco et sa lettre à ses parents pour les avertir de ce qui ressemble à une fugue, ses doutes affreux, les principaux concerts au Monterey Pop Festival ou à Woodstock, l'explosion de célébrité et les affrontements dans le milieu le plus macho qui soit, où la chanteuse se débat, elle est un ovni, sa solitude aussi, la brève rencontre épouvantablement décevante au Chelsea Hotel avec celui qu'elle admire le plus au monde, Leonard Cohen – qui cependant parle d'elle dans la chanson *Chelsea Hotel #2* – ou Jim Morrison, monstre d'indifférence égocentré.

Veloutés de rouge et de bleus

Il y a une clarté dans cette traversée du temps, nul besoin d'avoir son agrégation en janisjoplinerie, pour recevoir de plein fouet l'évocation, qui pourtant n'est jamais explicative. Nora Granovsky, artiste associée à la scène nationale de Maubeuge le Manège, met pour la première fois en scène un texte qu'elle a elle-même écrit mais elle le tisse de paroles, d'interviews, de lettres de Janis Joplin, elle fait entendre sa voix, et les enregistrements semblent être un discours intérieur. L'intimité auquel on a accès ne paraît jamais factice ou reconstituée, peut-être parce que comme toute parole d'autrui sincèrement investie, la metteure en scène et l'actrice parlent également d'elles-mêmes sous les mots de l'autre. Parfois Janis Joplin chante, sans que cela semble curieux qu'un seul et génial guitariste, Jérôme Castel, soit sur le plateau alors qu'on entend un groupe. Parfois c'est l'actrice qui prend en charge les chansons, toujours accompagnée par Jérôme Castel. Parfois encore, suppose-t-on, il s'agit d'un glissement : Janis commence, Juliette Savary emprunte la voix sans que la suture entre la chanteuse et l'actrice soit perceptible. Le travail sur le son est tel qu'il n'y a pas de hiatus et aucun moyen de faire la différence entre la voix de l'une et la voix de l'autre, il n'y a pas d'effet playback, et celui-ci suffirait à ruiner la représentation.

La scénographie et les lumières par Pierre Nouvel et Jérémie Papin contribuent pleinement à faire advenir dans l'instant présent la revenante. *«Longtemps j'ai pensé qu'il n'y aurait peut-être pas de chansons sur scène, tant cela m'effrayait, expliquera plus tard Nora Granovsky. Il fallait construire un contexte pour créer la possibilité d'un fantôme sur scène.»* Les moyens techniques sont employés à ce service, veloutés de rouge et de bleus, chambre d'adolescente qui devient celle du Chelsea, strates de profondeur de champ, et ce danger : *«A Avignon, où dans le "off" les spectacles se succèdent, on monte en douze minutes ce qui nécessite douze heures de travail d'ordinaire. On a dû simplifier la scénographie. J'ai même envisagé qu'on joue sans aucun décor ni lumière.»* La prouesse technique est finalement relevée. On se frotte les yeux, on vient d'assister, comme si ça allait de soi, à un concert intimiste de Janis Joplin.

Anne Diatkine – Libération 15/07/2022